

# *Obéissance au vent*

1 / L'INCESSANT

*Les yeux perdus dans les plis de l'obéissance au vent*

VICTOR HUGO

---

## L'AUTEUR

Jacques Ancet est né le 14 juillet 1942 à Lyon.

Études secondaires et supérieures dans cette même ville. « Lecteur » de français à l'Université de Séville, puis agrégé d'espagnol. A enseigné pendant plus de trente ans dans les classes préparatoires aux Grandes Écoles littéraires et commerciales avant de se consacrer à son travail d'écrivain et de traducteur près d'Annecy où il réside. Un colloque sur son travail, organisé par l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, s'est tenu les 22 et 23 octobre 2010.

## LA COLLECTION

Créée à l'origine sur le web, la collection l'Inadvertance fait naître la poésie dans ses formes nouvelles en numérique et papier. Au-delà du texte le poème se déploie, prend voix, corps, façonne un espace de ressaisissement des langages qui de notre monde permette de percevoir la vitesse, les images. Le poète alors est également photographe, vidéaste, plasticien, musicien, acteur... Et l'on peut rêver que le livre, ainsi, est comme le ciel inverse du poème dont ont rêvé Mallarmé, Apollinaire, Pierre-Albert Birot, Kurt Schwitters et tant d'autres découvreurs !

Auteurs au catalogue : Jacques Ancet, Patrick Beurard-Valdoye, Jean-Philippe Cazier, David Christoffel, Michèle Dujardin, Armand Dupuy, Jean-Yves Fick, Romain Fustier, Virginie Gautier, Michaël Glück, Laurent Grisel, Cécile Guivarc'h, Alain Hélisten, Jacques Josse, André Markowicz, Virginie Poitrasson, Philippe Rahmy, André Roy, Hélène Sanguinetti, Dominique Sorrente, Lucien Suel entre autres...

---

**DISTRIBUTION & DIFFUSION HACHETTE LIVRE**  
**DILICOM // 3010955600100**

ISBN // 9782371774599

ISSN // 2431-5168

© 2016 Jacques Ancet & les éditions Publie.net

Ce livre a été publié pour la première fois aux éditions Flammarion dans la collection « Textes » en 1979.

Préparation éditoriale : Jean-Yves Fick

Couverture et mise en page : Roxane Lecomte

Dépôt légal 2<sup>ème</sup> trimestre 2016

© papier+epub, marque déposée des éditions publie.net

La version numérique de ce livre est incluse.

Reportez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder sans surcoût.

Bonne lecture !

# *Obéissance au vent*

1 / L'INCESSANT

Jacques Ancet





saveur profonde de la fin précède le poème,  
commencement

poème, grêle rose du pêcher au jardin, sous l'arceau blanc du pommier avec la chaleur un peu humide, quel temps mondieu, quel temps, de ce soleil de fin d'avril qui rappelle avec peine ce qu'il était il y a dix ans sur les blés verts et sur les ventres, dans le froissement de tiges des membres tressés un peu comme ce panier acheté dans une boutique de v ou, peut-être aussi, ces phrases qu'on essaye de laisser venir dans le mouvement sans trop les contrôler, le poème, il faut le lire pour savoir, devenir floraison d'éclats ou d'heures, passage d'un oiseau rapide comme voudrait l'être la plume qui s'épuise vite hélas à poursuivre le jour, lueurs, échos, odeurs, comme hier à l'orée de l'averse, quand montait des pelouses ce parfum d'herbe humide trop fugace cependant pour évoquer l'enfance, le lire oui, pour voir couler le ruisseau des mots évasifs mais toujours aimantés par ce sens impossible à connaître avant qu'ils n'aient séché morts sur la page, pendant qu'à la cuisine tinte l'éclair des couverts et que les cris dehors rappellent que nul n'est seul, que tout doit entrer dans le poème, l'inconnu, les pansements criblés de mouches, l'orage sur les rizières, la boue noire où s'enfoncent les yeux, la lumière d'au-delà des mers, violette peut-être comme certains soirs d'été lorsque bruissent les hannetons dans les feuilles des marronniers, ou le silence de ce village et sa bulle de temps gonflée autour de nous qui revenions déjà au labyrinthe

des actes vides, des phrases comme des montres remontées qui tictaquent à l'oreille, toujours les mêmes, çava, çava, des roues des jours dont on ne sait quand ils commencent ou finissent, sauf à voir tomber le soir, mais n'est-ce pas nous plutôt qui tombons jusqu'au matin effacé par l'horaire, huit douze, du bétail, des p'tits soldats, et au bout, les visages fermés, les corps durs, les paroles tariées, les longues soirées à chercher la cause de l'angoisse tandis que tout autour le silence s'épaissit, poisse, comme le texte à bout de course, à bout de souffle, qui se perd dans les sables et dans tout ça, le poème, et pour quoi faire, on se demande, remplir le temps comme une bouteille, vivre la vie, se compenser quand rien ne va plus, vider le trop-plein, remplir, vider, frotter les mots pour s'y voir mieux avec tout le paysage, avec l'enfant qui vient vous tirer par la manche, le crépitement des pommes de terre sautées, les titres à la une, les vieux papiers qui traînent, poème, miroir où un instant les fragments se rassemblent, ombre portée du pays intérieur, piège à mots piège à temps, piège, chemin pas à pas suivi entre les haies de pins noirs, les labours couleur de brique, frôlés de ciel, crevés du cri des pierres sous l'ombre verte des bois traversée de lumière oblique, avec toujours l'espoir de ne jamais en voir le bout, de découvrir autre chose, un vallon solitaire où vivre quand tout toujours débouche sur la route du même, poème bien sûr, la promenade toujours s'achève, le corps ne trouve plus ses mots, dernier regard posé sur le jour, sur le jardin secret encore un peu et son frémissement d'herbe où brille la rosée, ses treillis d'ombre tachés de jaune, le silence des feuilles sur le crépi du mur touché du doigt comme en

l'enfance où la lumière du soir pose des profils tremblants,  
avec ses bruits de pas, ses rires, les fleurs de son printemps,  
duvets, flocons, neige qui monte, givre, haleine, paupières  
transparentes, lueurs du sang, lèvres, sueur de sève, goutte  
rouge immobile, roulée contre l'écorce, perles des cris, ciel,  
averse des couleurs, mémoire de soleil, figure de l'absence,  
poème

tout est dans un flux continuel, choses fumantes comme un  
souffle clair, mais d'où venues, où posées, ni contenu, ni  
contenant, ni fluide, ni pressant, ici passant, déjà passé

puis, regard encore, fenêtre ouverte, le ciel et sa lumière, premier ou dernier jour, cette lenteur d'écrire, non pas lassitude, bonheur, où l'ombre se dessine peu à peu, ce chemin, sillage vite effacé qu'il ne voit pas se refermer, une chaise grince, cette nécessité, il voudrait encore la comprendre, l'écume rose des façades, le bleu en poudre étincelante sur les têtes auréolées, tout ce qu'il faudrait garder, les respirations croisées, le bruit d'un crayon, ce froissement léger, quelque chose qui s'ouvre, le bourgeon de l'instant et sa fraîcheur gagnée, cette blancheur où passent des silhouettes, des cris d'enfants, à peine visible, une mouette, une page peut-être, mais fragiles, labiles, comme protégés par la lumière, pris dans cette lenteur, rythme des corps dans l'amour, arc tendu, cette insupportable douceur, les mains, les membres tressés, les mots, quelqu'un tousse, un bruit de pages, sur les toits l'immobile effusion des nuages, léger soudain, voix chuchotant, vivre, ce qu'il en coûte disait-il, l'enfant s'efface dans son rire, un peu de vent traverse les feuilles et malgré tant de gris, tant de fatigue, tant de raisons de tout abandonner, très lentement, dans l'air, il recommence



recouvrant le sillage d'éclairs, visage lisse dont les traits se sont perdus, bouche effacée parlant encore, mots silencieux montés, gonflés, éclatés à la surface d'un autre jour ombre et soleil, profils des branches aux feuilles bougeant sur le ciel clair, voix, ciseaux toujours, scintillant un instant sous la lumière plus vive, rumeurs, oiseaux, cris de l'enfant qui se réveille, miroir où le regard cherche le signe encore voilé, chien immobile devant la grille d'un jardin, qui regarde dans le fouillis des couleurs, violettes, roses, lys balancés près d'un parasol délavé tournant un peu avec le vent, grinçant, comme la mouche instantanée, braise sur le front incliné qui se tourne vers le ciel

clair, plus clair, levé vers l'air éblouissant, parlant parfois, le plus souvent silence pleuvant sur le corps immobile prêt à voler au moindre souffle, porté par les années légères, si loin dans la soirée ou le matin, montrant le ciel, le fil ondoyant des collines et la lumière, là-bas, ou peut-être il n'ira jamais, plus loin toujours, vallées ou monts glissant, villages sur le vert, puzzle vacillant d'une ville, il s'en souvient encore, la mâchoire grise de l'usine, la manufacture en piqué, puis, monté droit sur le soleil, icare sans ailes, dans le vrombissement du petit moteur, baptême, les ailes du jour déployées sur l'immense visage, les yeux clos, avec la peur, soudain, le vertige, sans bruit maintenant, genoux serrés, flottant sur le silence, seul, immobile, ombre glissant sur la blancheur, l'air et la main traversée de rayons

ou sur fond de ciel gris, riant, riant, cheveux au vent, riant, immobile sous les mots, fuyant, lançant des pierres vers l'eau verte, lançant encore, près d'elle, toujours, les phrases s'enroulent autour de leurs formes, comme pour les retenir, cuisse, désir, lisse, ferme, petit corps bourré de vie, mains tâtonnant dans les cailloux, les mots, cherchant, s'arrêtant, rejetant, choisissant pour finir l'inattendu, dont il faut tenir compte pourtant, tandis qu'au ciel glisse l'avion dans le sifflement des tuyères, menace sur les visages levés scrutant le ciel bas, mais eux, n'y prenant garde, assis maintenant dans le grésillement des vagues, se regardant, souriant, parlant, disant les mots qui réunissent, tissant les fils du sang, le texte, tu fais la ménagerie, le tissu, jouant à dire les noms, hippopotame, panthère achetée, non, tachetée, répète, ta-che-tée, se regardant, souriant, vivant l'instant que les mots ratent encore, qui s'efface, qui est déjà cet autre, il fait chaud tu ne trouves pas, avec l'arrosoir de plastique rouge abandonné un peu plus loin, comme attendant qu'une main le saisisse et le soleil en effet se lève un peu, crevant presque le voile des nuages, éblouissant maintenant, éclairant les galets aux multiples couleurs, rose, vert, ocre, noir, gris, perle, blanc, une infinité de nuances, de formes, que l'on ne voit plus, où l'on se perd, comme parmi tant de mots usés qui vont, viennent, qui sont toujours là, prenant la place, comblant le vide, poussière, cendre doucement retombée, recouvrant cette chose immobile qui parfois bouge, jette son ombre, comme celles qui se dessineraient si le soleil se levait enfin, mais non, les paupières battent, les cils clignent, il met ses petits poings devant ses

yeux fermés, continue à taper ses cailloux, et les ombres soudain, la lumière, crevant le plafond gris, disparaissant, réapparaissant, et elle, le prenant sur ses genoux, canaille, viens que je te mette tes chaussures, gredin, sur fond d'écume rythmique, face à un horizon où un bateau très lentement passe, tardant à disparaître, effacé un instant, point noir dans le bleu

de ces plages où les silhouettes à contre-jour, les formes allongées, jambes écartées, repliées, têtes sur mains, lisant, accroupies, dressées, regardant l'horizon, s'avancant, hésitantes, elle est froide, dans les premières vagues, évoluant en un désordre apparent, évoquent ce tableau de seurat, ce poudroisement irisé de l'instant, cette vibration où se font, se défont les corps, selon que l'œil perçoit la couleur ou la forme s'engendrant l'une l'autre en perpétuel échange, les ombres un peu violettes, bosselées sur le sable bordé d'un liséré d'écume, de coquilles, papiers trempés, flacons d'ambre solaire, débris de plastique à moitié recouverts, morceaux de bois poli, grisâtre, étirées à six heures en ce mouvement de fuite vers l'eau verte, crépitante encore d'aiguilles de soleil, avec quelques enfants attardés, criant, s'éclaboussant, riant, un chien courant entre les parasols, fouettant de sable une page immobile, et si les corps sont plus nus, moins guindés que dans leurs vêtements fin de siècle, ombrelles, bottines, cols et gibus, la lumière est la même, comme arrêtée, couvrant l'anecdote de son éternelle fragilité

page, plage, les mots les corps s'emmêlent, glissant de sueur, cherchant l'issue dans l'effritement de l'heure jaune ou grise selon la saison, lorsque le jour décline, que des phrases surnagent encore, lui dira de passer, avant que tout ne sombre dans la grisaille du texte, demain peut-être, le gris sale des façades léchées de lumière électrique et que soudain tout s'achève en un très doux acharnement, houle, foule, roule, coule au fond du noir où les corps se dénouent, abandonnés au poudroïement d'images neigeant sans cesse, recouvrant tout, ce présent enfoui déjà sous les mots entassés pour le faire vivre encore un peu, mais ne faisant vivre qu'eux-mêmes, leur silence tissé au glissement de la main qui écrit, de la rumeur du stylo sur la plage, des vagues sur la page qui tracent leurs phrases d'écume, d'encre blanche festonnée d'éclairs jaunes, dansant, clignant, signant le silence d'une houle figée parfois, impossible à ranimer, plage, solitude, miroir sans tain où passent des profils, et la nuit dehors est une haleine aux rumeurs mêlées, abois de chiens, voix, trains dessinant l'horizon de leurs appels obscurs, rires, musiques errantes, comme si tout ce qui vit fuyait le sommeil, ce naufrage éclaboussé d'images qui nous vivent malgré nous, nous retournant tel un vieux gant aux cinq doigts retroussés dont quelques brindilles, solitude, miroir sans tain où passent des profils, et la nuit dehors est une haleine aux rumeurs mêlées, abois de chiens, voix, trains dessinant l'horizon de leurs appels obscurs, rires, musiques errantes, comme si tout ce qui vit fuyait le sommeil, ce naufrage éclaboussé d'images qui nous vivent malgré nous, nous retournant tel un vieux gant aux cinq doigts retroussés

dont quelques brindilles, un peu de cendre, pleuvent sur la page ou s'inscrit la solitude de la mer

les mains courant sur la peau, les mots en retard sur le rythme du ventre comme la mer au soir dans l'ombre des couleurs, vulve énorme sous les caresses du soleil, les mots, les phrases entrecoupées, le noir étoilé où roule le temps brisé crissant entre les dents, cheveux croulant, visage noyé remontant vers l'amont, la mort immobile, suspendue, entrouverte, blessure de silence, le fil de la splendeur où le sang coule à flot sur la chambre éclatée avec son lit, sa chaise aux vêtements jetés en vrac, sa pénombre transpercée de lumière, paris peut-être, ou lyon, ou grenade, à moins que ce ne soit cette cabine moite dans le jour jaune de kusadasi, l'île aux oiseaux avait-il dit en s'épongeant le front, tout est présent, un champ de blé troué de ciel, une haie au bord ruisselant de l'automne, une chambre frôlée de neige près du chemin au printemps revenu sous le ciel galopant d'une bourgogne trop mal connue, les corps roulés sur l'herbe tendre, les bouches, la balance vibrante, je t'aime, les larmes aussi, les images montées de la torpeur, la rengaine remâchée, z'étaient chouett', qui ne nous lâchait pas, les fill' du bord de mer, et toujours tourne sa noria, z'étaient chouett', sa vis sans fin dévidant la ronde ivre des mots, pour qui savait y fair', même après que l'un des plateaux ait basculé, z'étaient chouett', que l'équilibre ne soit plus, les fill' du bord de mer, qu'un souvenir, adieu, ou peut-être au revoir, z'étaient chouett', jusqu'au prochain temps mort au détour de la prochaine phrase

et

peut-être si l'encre coule bien sera-t-il plus facile de continuer, avec ce serrement à l'estomac, espèce de trac remuant quelque chose qui monte et s'agrippe à n'importe quoi, aux mots qui passent, aux objets, aux phrases, tu fumes comme un sapeur, un blanc, une pose, une bouffée de fumée grise encore, pendant qu'au-dessus elle lui parle de sa voix la plus douce, dialogue de cigales, silences remplis de notes, et lui, de sa petite voix, en contrepoint, questionnant sans qu'on puisse comprendre les mots, une rumeur, un filet d'eau coulant, noyé un instant dans le bruit des moteurs, donner sur un parking c'est pas le rêve, et la voilà qui chante sans qu'on puisse reconnaître la chanson, les yeux quittent la page, regardent le plafond, la table, dégradation générale, et c'est bien vrai, une fine cendre, trop fine pour être vue, mais on la sent pleuvoir doucement, comme dans ces films au ralenti où gicle la poussière en gerbes lentes sous les pieds ou l'eau d'un rivage longé en courant sur le sable humide et dur, des voix montent d'en bas, l'immeuble est un tambour, une guitare fêlée, une caisse de béton trouée d'yeux morts, de fenêtres aveugles, moloch tapi sur le bord de la nuit, guettant le coït des vents, la voix de l'espace entr'ouvert qui parfois parle lorsqu'on l'écoute entre deux eaux, deux temps perdus, gagnés, blanc, silence, accroc dans le tissu, fil cassé, son profil effilé déjà gagné par l'embonpoint, ses yeux saillants un peu, parlant aux ouvrières en blanc dans le fracas des métiers tournoyants, se penchant, tirant le fil, absorbé, toujours un peu gêné, sûr de lui en même temps, à égale distance entre les deux, le fils, le père, trait d'union, de sang, légèrement décalé, un peu

ailleurs, dans la lune disait-elle souriante, heureuse, l'acceptant tel qu'il est, calme, relevant le visage pour souffler la fumée vers le plafond, vivant l'instant, miracle d'être là, ses bracelets tintant légèrement à chaque geste abandonné au milieu du silence

dans la cuisine, sous l'ampoule où brille l'encre, l'éclat d'acier des couteaux, la lueur pâle des assiettes, jetant parfois un regard sur les feuilles immobiles d'un vieux jardin, attentif au moindre bruit, plancher qui craque, grondement d'un moteur, voix très loin, guettant toujours, même si nul ne devait venir, cette tiédeur d'un corps aimé, pas résonnant sur l'escalier de bois, tu en as mis un temps, cet éclat noir des yeux ou du sexe entrevu, proche dans la nuit circulaire, touché, caressé, perdu et retrouvé encore, il y a si longtemps, la plume et sa rumeur disant, les corps, les appelant, désignant leur silence, fragments brusques, qu'es-tu toi que je touche ne pouvant t'embrasser tout entière, lampe brillant toujours contre la vitre grise tandis que le jour baisse près des mains seules sur la toile cirée fleurie comme alors, était-elle à carreaux bleus ou verts, la mémoire hésite, traverse les années, retrouve un geste, main allant venant sur le pénis gonflé, une odeur, son souvenir, le vide, le fil à peine tendu qu'il ne sait plus suivre, cette ritournelle de la pendule qui surgit encore, couvrant de ses notes métalliques et muettes le silence de la pièce où plus rien ne se passe

la pluie dehors son crépitement d'insecte sur les feuilles, ses arbres d'eau, son gris de buvard traînant et lui, malgré la boue, marchant toujours, passant les prés fumants, le feu mouillé des haies, enjambant les clôtures, cherchant l'issue un peu plus loin, au détour du chemin peut-être, dans les pommes pourries, mais ce ne sont que fermes humides, abois de chiens, rouille de vieux outils, rêves usés, et pour finir, rumeurs luisantes, routes, bornes, panneaux, quand il faudrait se perdre, renaître à chaque pas, voyageur de l'ouvert, du bout du temps toujours perdu pourtant à compter gains et pertes, tourner en rond, se répéter, se ressasser jusqu'à l'écœurement, avec les gestes, les phrases, faisant ce qui se fait, disant ce qui se dit, qu'il ne voulait pas dire, qu'il dit tout de même parce qu'il n'y a rien d'autre, qu'il est trop fatigué, qu'il veut dormir, avec à chaque instant ce nœud au ventre de chaque instant manqué, la solitude soudain dans la pénombre d'une chambre, et je n'aurai plus ta chaleur, cette tendresse, ces rires au soir, ces visages sombrant, halo, lueurs de la mémoire qui clignote, allée parfois à l'orée du sommeil, silence vert émettant ses signaux, neige-nid, étincelles obscures, ses appels troubles, étoiles, réverbères aux baisers, cette vie qui n'a jamais cessé, qui est là, bleu-cigales, qu'il faut saisir, qui n'est plus là, dont il ne reste que des mots, cette lumière sale, cette pluie sur les toits, les collines froissées, cette ombre fumante sur les mains, sur les fronts, qui l'efface aussi, mineur gris du silence, creusant l'absence, essayant de la dire, de se dire, lui, ses images errantes, son corps multiple, sa présence

étincelant de rire,  
rejetant en arrière son visage de neige, courant par les  
couloirs, dans l'allée peut-être de ce jardin où jaunes tombent  
les premières feuilles, un peu comme ces mots, un autre, un  
autre encore, pendant que tout autour l'horizon se referme,  
le ciel pèse, transpercé d'un rayon poudroyant et qu'on se  
demande si tout cela durera encore bien longtemps, quelques  
années avant le trou, l'angoisse, le bout du temps, l'an deux  
mille, trente ans, la première ride légère, l'enfance qui remonte  
doucement à mesure qu'on bascule et tous les jours perdus  
qui couvrent la mémoire, ce désir de vivre, ce corps senti plus  
proche, cette chaleur des sexes confondus, ces visages  
souriants, graves, noyés soudain au zénith de l'instant,  
écoute-moi, je ne pourrais rien dire d'autre, rien inventer,  
seuls les mots au jour le jour, les seuls possibles devant  
l'effondrement des preuves, quand les salves d'avenir  
s'éteignent très loin, très loin, mais il revient, éclat de rire,  
tendresse, la main glisse vers la peau couverte d'un léger  
duvet, l'effleure, se retire, le corps oublie le soir pesant, les  
jambes plient, fraîcheur des carreaux, vingt ans déjà, l'odeur  
de poussière du tapis, celle du canapé de velours brun autour  
des pieds des tables et des chaises, les yeux graves s'élargissent,  
deux lacs sombres que rident les premiers mots, il était une  
fois

pattes, brindilles, antennes, vrilles, griffes, par milliers,  
l'interminable pluie contre les vitres noires où brille la lampe  
au soir sur les têtes inclinées lisant ou écrivant dans la chaleur

des corps, gravure tant de fois habitée, profils penchés, guettant le leurre du savoir, cherchant parmi les mots ce qui n'a pas de mot, obéissant au sang, à l'ordre qui les fonde, glissant avec le ciel, dérive lente des nuages, perdus au cœur de la menace, la main s'ouvre, égrène quelques mots, recommence le geste, le sillon dans le blanc, penché au bord du vide qu'il n'ose regarder, s'y jetant yeux fermés, captif du vertige, disant oui à la chute, aux visages de feu, comètes dans la nuit de mémoire, mères rouges passant, lait pâle et lumineux sur le ciel, invisible ce soir dans le fouillis des feuilles sous le vent, voix aussi, inquiétante et non pas de hasard, maussade, traversant la grisaille jusqu'au cercle de lumière, parlant très loin, parlant, mêlée de rires sous le ruissellement de la pluie infinie

le crépitement du temps, pas même une voix, ce besoin de vaincre la fatigue, cette inertie du corps au matin embué de sommeil, péniblement courbé sur le papier, cherchant, perdu dans le labyrinthe des phrases, ce long éclair qui soudain rend la vie supportable, mais saura-t-il la vivre encore, vaincre les mots, les obliger à dire ce qui n'a pas de nom, ces choses entrevues parfois comme par interstice, cette lumière si fugace au détour d'une rue, sur un chemin de pommes, dans une chambre tiède, tout ce qui n'est pas ces heures calibrées, alignées, ces matins et ces soirs interchangeable renvoyant la même image, la peau grise, les rides un peu plus marquées, l'affaissement du corps qui se redresse devant la glace, rentrant le ventre, dernier

sursaut peut-être avant de s'oublier dans la mare des actes utiles, et tant pis pour tout le reste, trop fatigué, demain, demain, dormir, avec d'autres images, rien qu'à se laisser porter jusqu'au cri de l'enfant rêvant aussi tout près et qui appelle si fort encore qu'il est debout, dégoûlant d'images, penché sur un berceau, dodo, là, là, où bouge cette chaleur terrible de la vie, avec le froid montant le long des jambes molles, la tête douloureuse tirant vers le sommeil, le mur de la nuit dehors où tout se brise, lumières, visages, et c'est toujours le matin, les mots en panne au large de la page, sans savoir où aller, la noyade, le remous, bulles, mots, silence

ployant sous le poids de son corps, présence ici dans chaque mot naissant à même le papier comme au feu de cette passion dévorante, penché sur la blancheur, dans le grincement de la plume d'oie, cherchant le lien, le geste qui ouvrirait la voie, découvrant d'une lente écriture la mémoire des signes, le temps glissé entre les cils, sous les paupières rouges de conserver encore les couleurs, les gestes infinis, les traces, signaux, laisses, fibres, pampres, liserons, fils, fumées, sillages, veines, écheveaux, voyage ouvert à l'espace qu'il dessine, l'étincelle ne fut jamais plus brève et plus intense, une main serre une autre main, à la fenêtre, le regardant s'éloigner, plein de cette chaleur où les visages s'effaçaient dans leur propre lumière, gouttes étincelantes, tombant, ouvrant de larges cercles doucement dispersés, le corps refuse, peine, refuse, plancher grinçant, table, nuit dure comme la terre gelée au matin déchiré d'un

cri aigre, les doigts crispés cherchant à faire durer, à retenir l'éclair, trouant le noir qui le dévore, plus noir encore

quelque chose encore, cendre, avec les dernières mouches, la main noyée dans sa victoire triste avec les lendemains d'assiettes et miettes sur l'éponge, les songes et l'odeur du tabac, comme l'année dernière, allumette crachant sa flamme jaune, les verres entrechoqués contre la bouteille vide laissant un cercle rouge sur la table, et le temps s'obscurcit dans ce jardin où la vie recommence toujours, malgré les taches sales sur le sol ou les mains grises aux ongles noirs tambourinant sur le dossier du banc dont la peinture s'écaille comme le crépi beige du mur brouillé d'ombres mouvantes sous le vent léger caressant les cheveux dans la lumière jaune de cette fin d'après-midi où vivre semblait encore possible, mais la cendre revient, recouvrant le silence du jour gris arrêté sur les cils de celle qui regarde à la fenêtre quelque chose que seuls ses yeux perçoivent ou sa mémoire touchée peut-être d'un bruissement lointain de neige pressentie, frôlant la vitre, la caressant, plus insistant déjà, disant, rappelle-toi, rappelle-toi, ou bien écoute, ou bien demain peut-être, demain

crépitement blanc, cils, signes tombant, lèvres tournoyant, la main avance, virgules, montant un peu, tombant toujours, points, mais la plume crache, l'encre vient mal, tournoyant, les mots

cherchent à suivre, tombant, flocons, cocons légers filant leur trame blanche, le tissu ondoyant, le texte serré au rythme des navettes du sang, fil à fil, phrase à phrase, une seule phrase de flocons, mille signes, millions, milliards de signes brouillant la feuille, le vide du regard immobile, criblé d'images, visages flous, gestes abandonnés, neigeant aussi depuis des siècles, remontant de l'oubli, elle souriait refermant le couvercle de sa coiffeuse, tournoyant au gré de quel souffle, la mouche grésillait sur la vitre, la radio, au quatrième top, tournoyant, le nouveau ministère, tombant, flocons, échos de quoi, mots blancs, comme ce silence étouffant tous les bruits, cette ouate grésillante enveloppant le jour, gommant la pierre de la montagne, les toits, les poteaux électriques, les arbres, les jardins, les silhouettes à la dérive, mots, flocons, secondes, un infini de signes, clignotant, cillant, il est bel homme, grouillant, disait-elle de la photo, blanc sur gris, sur la couverture, noir sur blanc, il est, on ne sait plus tant tout tournoie, glisse, se défait, vertige, comme si le temps s'était arrêté ne cessant de neiger pourtant, recouvrant table, main, papier d'une cendre de flocons, effaçant les chemins, brouillant les pistes, comme s'il neigeait aussi sous les paupières, dedans, au bord du noir d'où peu à peu monte à nouveau, se détache un à un chaque mot, tombant toujours plus abondants encore, plus vite aussi, ne tournoyant plus, tombant droit, touchant le blanc, ne cessant de tomber d'un infini de points, immobile poudroisement d'où naissent, se défont, renaissent à jamais les formes écroulées de la vie

ce feu qui nous précède dans l'été comme une route déchirée

Depuis sa création, publie.net occupe une place à part dans le paysage éditorial francophone. À l'origine plateforme de publication en ligne lancée et portée par l'écrivain François Bon, c'est une coopérative d'auteurs dédiée à la littérature numérique, où chacun peut participer au processus d'édition. C'est un portail de mise en vente qui offre un large catalogue mêlant littérature contemporaine, compte-rendu d'expériences d'écriture web, ateliers de création et laboratoires exploratoires de nouveaux modes d'écritures. C'est également la possibilité de s'abonner, fruit d'une politique tarifaire volontaire proposant une juste rétribution des auteurs. Autant de chantiers qui ont façonné l'édition numérique telle que nous la connaissons aujourd'hui.

Fruit d'un équilibre entre rareté de cet ultra-contemporain essentiel à nos sociétés consommatrices, l'invention fragmentaire et la lecture non-linéaire, si propice aux nouveaux terminaux de lecture, les éditions publie.net demeurent pionnières à bien des égards.

Depuis 2008, publie.net, c'est :

- un ouvrage numérique pour le prix d'un livre de poche ;
- l'un des premiers abonnements à une importante offre numérique, dont une majorité d'inédits. D'abord dédiée aux particuliers, la formule est rapidement adaptée aux collectivités et bibliothèques ;
- la garantie d'un ouvrage numérique sans aucune mesure de protection (les fameux DRM), car nous choisissons de faire confiance au lecteur ;
- un catalogue constamment mis à jour, garantissant des ouvrages 100 % compatibles avec les évolutions matérielles ;
- depuis 2012, une offre papier incluant la version numérique, sans surcoût ! ;
- en 2014, la création d'une nouvelle structure, transformant la coopérative en maison d'édition, distribuée et diffusée par HACHETTE LIVRE.

Portées par une équipe éditoriale passionnée, les éditions publie.net œuvrent à la reconnaissance d'une création contemporaine de qualité.